

1

Naissance et conquête du « sens » : Tivaouane, Diourbel, Saint-Louis et Dakar

« Pour Descartes, l'homme est sujet, et il l'est pour ainsi dire trois fois : *conscient de ce qu'il est, maître de ce qu'il fait, auteur de la science*. Sujet de sa propre pensée, il sait ce qu'il pense, il peut savoir tout ce qu'il est, il est tout ce qu'il peut penser, il n'est rien d'autre. La conscience est parfois obscure ou confuse, mais elle peut toujours devenir claire à elle-même, accéder à la rationalité et par conséquent se connaître telle qu'elle est. Elle ne peut donc être complètement abusée, puisqu'elle est l'ultime instance d'éclaircissement et le sujet dernier de toute connaissance possible ».

Francis Wolf, *Notre humanité. D'Aristote aux neurosciences*,
Paris, Fayard, 2010, p. 91.

- A. Ngaidé :** Bonjour doyen Amady Aly Dieng. Nous débutons, aujourd'hui 09 février 2010,¹ mois de votre naissance, un livre entretiens. Pouvez-vous nous parler de votre famille, de la date et du lieu de votre naissance ?
- A. A. Dieng :** Je suis né le 22 février 1932 à Tivaouane dans le Kayor. Cette ville avait déjà de l'importance car elle se trouve sur l'axe Dakar/Saint-Louis (DSL). C'était une ville bien connue pour la traite des arachides. Elle était belle à cause de sa verdure extraordinaire, surtout à l'escale, là où se trouvait l'administration des colonies comme on le disait à l'époque.

C'était aussi une ville ombragée. C'est dans cet univers paisible que je suis né. Mon grand-père est *maacinanke*.² Quand il est arrivé au Sénégal, il parlait à peine wolof. C'était un *jananke*.³ En effet, les gens de Djenné étaient ingénieux en matière de confection de grands boubous brodés. Il était aussi *élimane* (imam) en même temps. Ma grand-mère maternelle, quant à elle, est soninké. Elle s'appelait Oumoul Khaïry Dramé. C'est l'une des filles de Mamadou Lamine Dramé⁴, le marabout de Bakel. Elle a d'abord séjourné à Ndiassane, village situé à 5 km de Tivaouane. C'est de là qu'elle viendra, pour les besoins de son commerce, s'établir de manière définitive dans la ville de Tivaouane. En effet, elle était vendeuse de légumes et de poissons secs... Voilà campé un peu le décor dans lequel je suis né.

Je fais partie de cette génération née pendant que les effets néfastes de la crise de la fin des années 1920⁵ finissaient de détériorer les conditions de vie des populations dans les colonies. J'ai grandi dans cette atmosphère d'après la guerre de 1939 à 1945⁶. Donc, ma génération a connu la crise et ses corollaires : la crise alimentaire surtout. D'ailleurs cela se reflète, aisément, sur notre constitution physique. Les gens de ma génération sont petits. Alors que mes frères, ceux qui sont nés bien après moi ont eu la chance d'échapper à cette ambiance de misère. Mes frères sont plus grands que moi. Ils ont hérité de la taille de ma grand-mère paternelle. Elle était une grande femme. Elle s'appelait Hawoyel Hamady. Et mon père avait l'habitude de nous dire que, avec beaucoup d'ironie, quand il allait au marché dès qu'il voyait une femme grande, il était assuré que c'était ma grand-mère. Mais je ne suis pas resté très longtemps à Tivaouane.

En effet, mon père servait à Mbacké dans le Bawol comme chef de gare. Donc nous passons du Kayor au Bawol. Par la suite, il sera muté à Kidira pour occuper le même poste. Kidira sera une étape importante dans ma vie. En effet, la ville de Kidira était caractérisée par son melting-pot. Elle était habitée par plusieurs ethnies. On y rencontrait des Wolof, mais en petit nombre, des Soninké, des Haalpulaar, des Maures, des Bambara et une minorité Khassonke. Donc, j'étais obligé d'apprendre toutes les langues de ces ethnies pour pouvoir converser avec les jeunes de mon âge. Mais nous parlions wolof à la maison. Cette émulation sociale m'a instruit et m'a ouvert de nouveaux horizons que je n'aurais pu acquérir en restant à Tivaouane. Elle m'a permis de comprendre combien la diversité ethnique et linguistique pouvait être importante dans la vie d'un individu. Je peux affirmer que c'est à partir de ce moment que j'ai compris l'importance des contacts ethniques et linguistiques. C'est pourquoi je n'ai jamais négligé ce phénomène dans mes analyses des sociétés sénégalaise et africaine. En effet, le Sénégal a toujours semblé uniforme, homogène alors que dans la réalité il est d'une diversité culturelle et ethnique enrichissante.

Cette période était aussi caractérisée par une énorme chaleur. Nous étions obligés, pour nous rafraîchir, de prendre des douches nocturnes salvatrices. La nature était à notre portée. Nous étions entre les royaumes des lions, des hippopotames et des serpents. Le soir quand les lions rugissaient, nous avions l'impression qu'ils étaient à côté et cela nous faisait peur. Mais, j'allais m'habituer à cette situation et l'intégrer dans mon environnement et le plus immédiat. Les reptiles aussi ne manquaient pas. Très souvent, à cause de la chaleur, ils venaient se réfugier dans nos chambres. Ils se lovaient au bord des canaris attirés par la fraîcheur. Si j'ai tenu à rappeler tout cela, c'est juste pour regretter aujourd'hui la disparition de la faune et de la flore et cette péjoration du climat qui en est la principale cause. C'est ce que je peux appeler la période de Kidira.

Donc, mon père jouait non seulement le rôle de chef de gare mais aussi celui de télégraphiste et d'agent de sécurité. En effet, durant cette période seul le télégraphe marchait. Le personnel de la gare était réduit. Le soir, quand le train entraînait en gare, on était obligé d'utiliser du gaz pour pouvoir éclairer la

gare et je me souviens que l'aiguilleur était un *baalpulaar*. Beaucoup d'immigrés *baalpulaar* formaient le gros des employés et ils s'occupaient du *keip* (la voie), c'est-à-dire l'entretien de la voie ferrée.

A. Ngaidé : Pouvez-vous encore continuer à décrire quelques images lointaines de cette ville de Tivaouane qui vous a vu naître et grandir. Pouvait-on vraiment la qualifier de ville ou était-elle dans le processus de le devenir ?

A. A. Dieng : La ville de Tivaouane était semi-urbaine. Elle avait une allure rurale. Elle n'était pas encore une ville parce que beaucoup d'Africains n'avaient pas les moyens de construire des maisons en dur. Leurs revenus leur permettaient juste de construire des maisons en banco qui étaient plus solides que les cases en paille. Ma famille habitait le quartier dénommé *koulikidiané* qui est non loin de la maison d'El hadj Malick Sy. La majorité des habitants de ce quartier étaient des castés. Nous étions l'une des rares familles non castée.⁷

Tivaouane allait, progressivement, perdre de son lustre d'antan après la construction du chemin de fer Thiès-Niger. En effet, la construction de cette ligne allait déclasser le DSL et toutes les gares qui jalonnaient la voie vont tomber en disgrâce. Cette situation va conduire à la migration de beaucoup d'habitants de Tivaouane. Ils choisiront de s'installer à Khombole situé non loin de Toubatoul où se trouvait l'administrateur des colonies. Mais il faut noter que je ne me souviens que très peu de cette période car j'étais encore jeune. Je ne vais connaître réellement Tivaouane que quand « nous sommes revenus au Sénégal », comme on disait à l'époque en 1938.

Dès mon retour, mon oncle paternel (demi-frère de mon père, comme on l'habitude de dire), Amadou Samba Dia qui était chauffeur de son état m'initie au Coran. Après cette première initiation, mon père jugea nécessaire de me confier à un marabout toucouleur qui s'appelait Amadou Diallo. Je fais remarquer qu'à cette époque les marabouts étaient soit Toucouleurs, soit Soninke, soit Socé et quelquefois Maures. Les Wolofs ne l'étaient pas du tout et leur manière d'enseigner nous faisait rire. Les meilleurs maîtres coraniques étaient des *Nars* (Maures) comme on les appelait. J'avais l'avantage, durant cette période, de maîtriser l'écriture en caractères arabes. Je ne récitais pas seulement mais je pouvais lire et c'est l'une des raisons pour lesquelles, le marabout me confiait la garde du foyer quand il était absent.

Diourbel était encore une ville semi-rurale parce qu'il y avait encore de la végétation sauvage dans la ville et beaucoup de bœufs, de vaches étaient élevés en pleine ville. C'est la raison pour laquelle, je peux affirmer que Diourbel n'était pas encore urbanisée.

A. Ngaidé : Quels sont les personnages marquants de cette époque de rencontre ?

À quel moment vous vous êtes rendu compte du fait colonial en tant que tel ?

A. A. Dieng : Le fait colonial je l'ai surtout perçu à travers la guerre. Parce que je suis entré à l'école coloniale en octobre 1939, c'est-à-dire juste après le déclenchement de la seconde guerre mondiale. À cette époque, le seul personnage

que nous connaissions, à travers les échos qui nous parvenaient, était Hitler. L'image d'Hitler a traversé l'histoire pour s'imposer jusque dans l'imaginaire des populations des campagnes africaines. D'ailleurs, une chansonnette antifasciste est née durant cette période. Les populations la fredonnaient: « *Hitler gorou fatou leer, limaley yenne moy kbandi pétrole ak sakou lancer*⁸ ».

Je n'allais ressentir le poids du fait colonial qu'avec la pénurie de denrées de première nécessité. En effet, les populations manquaient d'alimentation. D'ailleurs, cela est si vrai que dans certaines villes on a institué purement et simplement les cartes de ravitaillement. Mais, il faut noter que les Européens étaient favorisés par rapports aux indigènes. Ils pouvaient avoir du pain alors que les indigènes ne pouvaient pas s'en procurer. Donc les autorités coloniales donnaient la part belle aux Européens. Ensuite, quand nous sommes arrivés en 1938 à Diourbel (1939-1945), je me rends compte de la présence des d'Européens. Ils travaillaient à la SEIB (la Société électrique et industrielle du Baol). Ils étaient, pour la plus part, des techniciens et/ou des militaires.

J'ai réussi mon Certificat d'études primaires élémentaires (CEPE), en 1945, année de la disparition de Roosevelt. Ce fut un grand événement mondial car le drapeau français était en berne. L'année 1945 était l'année du décès de Serigne Moustapha, premier khalife de la confrérie mouride.

- A. Ngaidé :** Vous venez de dire que la présence européenne était plus voyante à Diourbel qu'à Tivaouane. Pensez-vous que la rencontre de ces mondes aux logiques si différentes et aux tactiques opposées présageait quelque chose ?
- A. A. Dieng :** Il faut d'abord souligner que nous n'avions aucune perspective pour l'indépendance durant cette période. Nous ne songions même pas à cela. Nous étions sous la dépendance la plus totale à cette époque et le toubab⁹ était le maître absolu du devenir africain. C'était un fait consacré. D'autant plus consacré que nos parents nous répétaient sans cesse que : « *Toubab yi gno fi nek mounougnou tchi dara* »¹⁰ et chacun essayait de s'attirer leurs faveurs, surtout pour l'obtention d'une promotion sociale quelle qu'elle soit. C'est aussi la période où ils nommaient les chefs de cantons. Les Européens encourageaient et comblaient de faveurs leurs collaborateurs et punissaient les contestataires de l'ordre qu'ils souhaitaient imposer. En effet, les rumeurs de la mise en résidence de Serigne Bamba en 1912 à Diourbel couraient encore. Mon père me le rappelait très souvent. Il me disait aussi que cette époque avait coïncidé avec le commandement d'Ely Manel Fall. En effet, Ely Manel Fall était chef de canton du Bayar (cercle du Bawol). Il sera remplacé à ce poste par Alioune Sylla désigné intérimaire à la place de Salmon Fall. Mais Alioune Sylla n'est resté qu'un petit moment car les Seereer le contestaient en argumentant qu'il était toucouleur. Les populations disaient : « *kokou Toucouleur-la, Yéli Codou mome legnou beugue* ». Ely Manel Fall était un jeune instituteur qui a joué le rôle d'intermédiaire entre Sérigne Bamba et l'administration coloniale. Tout ce que nous savions sur Serigne Bamba ne dépassait pas les rumeurs selon lesquelles il était en résidence surveillée à Diourbel.

- A. Ngaidé :** Parlez-nous à présent de l'école et de son influence sur le façonnement futur de l'intelligentsia sénégalaise et africaine. En un mot, votre itinéraire scolaire.
- A. A. Dieng :** Comme je l'ai déjà souligné, je suis rentré à l'école en octobre 1939. Nous étions 114 élèves au CP1¹². Je ne sais pas si tu t'imagines un peu ce que cela signifie ! Nous étions sur trois rangées et nous ne disposions pas de tables-bancs. Nous n'avions que des bancs sur lesquels nous posions nos ardoises pour pouvoir écrire nos leçons. Ma première année s'est bien déroulée. En effet, j'avais bénéficié des enseignements d'un moniteur qui avait un grand sens pédagogique. Il savait allier les classes et les sorties de classes. Il s'appelait M. Blondin Diop.

Il était un très grand pédagogue. Quand nous faisons une leçon sur le tam-tam : il organisait, purement et simplement, une journée tam-tam à l'école. Si nous voulions connaître le forgeron ou le tisserand, il nous amenait visiter leurs ateliers sans aucun problème et cela nous permettait de mieux saisir leur statut et leur rôle dans la société. Ensuite j'ai poursuivi mes études primaires jusqu'au CM1 sans grandes difficultés. J'allais suivre pour la première fois de ma vie les enseignements d'une institutrice française. C'était la femme du directeur de l'école qui s'appelait M. Jean Fillipi, un Corse. Sa dame avait deux classes. En fait, on retrouvait deux niveaux dans une même salle de classe : les élèves du CM2 et ceux du CM1.

Elle nous a appris et par cœur beaucoup de chants patriotiques français pour glorifier la France. Nous étions sous le Régime de Vichy¹³. D'ailleurs, une grande photo du Maréchal Pétain était accrochée au mur de la salle de classe. Je me souviens encore de ce qui était écrit sur la photo : « J'ai été avec vous dans les jours heureux, je resterai avec vous dans les jours sombres ». Chaque lundi on assistait, au milieu de la cour de notre école, à une cérémonie consacrée à la levée du drapeau français. Et on était obligé de chanter : « Maréchal, nous voilà tu nous as redonné l'espérance, le héros de Verdun... ».

Nous étions obligés de les réciter à cause des circonstances de l'époque. Et cela est si vrai que quand nous faisons la gymnastique, on imitait les jeunesses hitlériennes. Nous tapions la main sur nos poitrines en répétant : « *Yape yapo France, AOF, Yab, Yab* » et on tendait la main exactement comme pour exécuter le salut hitlérien. Nous étions dans l'obligation de nous aligner sur Vichy. Je me souviens, un jour, mon père m'a appelé pour me conseiller : « Si on te parle de de Gaulle et de Pétain, dis que tu ne les connaissais pas ». Puis un jour, mes petits camarades de classe toubabs m'ont posé la question. Je leur ai dit que je ne les connaissais pas.

Nous partagions les mêmes classes que les fils des gendarmes, des postiers, du commissaire et de tous les employés français. Tout cela peut paraître anecdotique mais il me semble important de le souligner afin de décrire avec exactitude l'esprit qui régnait à l'époque. Beaucoup de cadres toubabs travaillaient à l'usine de la Société d'électricité du Baol (SEIB) créée en 1923 ; par conséquent, leurs enfants suivaient leurs cours à l'école en même temps que nous. En classe

de CM2, nous avons connu une épidémie de méningite. On nous avait mis en quarantaine. Je juge, avec le recul, que cette décision était imprudente de la part du maître. Malgré tout, on continuait de fréquenter les classes parce que, tout simplement, les maîtres étaient soucieux de leur promotion. Celle-ci dépendait des concours et des différents examens qu'ils passaient. À cette époque, notre maître s'appelait M. Bâ. Il venait de Kédougou, du bled comme on disait à l'époque. Comme il était de coutume, notre instituteur entretenait un jardin.

En effet, Diourbel était une localité au climat favorable au maraîchage à cause de la vallée du Sine. Il y avait beaucoup d'eau douce en ce moment. Il suffisait de creuser des *séanes* pour obtenir une eau saine pour le maraîchage. On n'avait pas besoin de creuser des puits profonds pour atteindre la nappe phréatique. Elle affleurait. Les travaux manuels étaient presque inclus dans le cursus des élèves. Nous étions obligés d'arroser le jardin de l'école ; et pendant l'hivernage nous consacrons un mois sur les trois, à la culture de l'arachide. Les élèves les moins « doués » exécutaient des travaux pratiques. Ils fréquentaient ce qu'on appelait, à l'époque, les « écoles des galères » à l'image de ce qui se passait dans les prisons. En fait, c'était ça aussi la coloniale !

Je signale que durant cette période beaucoup d'élèves venaient en classe avec des haillons et étaient obligés de marcher à pieds pour rejoindre l'école. Il n'y avait pas d'habits. Beaucoup d'entre eux étaient galeux par manque d'hygiène. Le savon était rare. Il n'y avait que le savon fabriqué localement par les Africains. Il n'y avait pas de cantine et beaucoup d'élèves attendaient devant la caserne des militaires pour pouvoir manger les restes des soldats car eux, contrairement au reste de la population, étaient relativement bien nourris. C'est pour vous dire tout simplement que nous étions en période de pénurie du point de vue de l'alimentation. Mais on l'était aussi sur le plan des livres.

Il était presque impossible, d'importer des livres et la craie manquait aussi. On était obligé d'utiliser une craie appelée « craie de Sélibaby » qui nous venait des carrières de Mauritanie. Elle grinçait au contact du tableau et des ardoises. Ce n'était pas commode. Pour économiser nos cahiers, nous étions obligés de tracer des lignes sur les pages intérieures des couvertures. Nous partageons nos livres à deux ou à trois. Voilà, vite ramassées, les conditions dans lesquelles nous avons fait nos études primaires.

Comme je l'ai dit tantôt ; j'ai réussi mon certificat d'études sans aucun problème majeur. Mon père souhaitait que je fasse le concours d'entrée à l'école Blanchot qui faisait partie des Écoles Primaires Supérieures (EPS). Mais son ami Alioune Badara Sow qui était commis à la police de Diourbel me dit : « Ton père ne connaît rien en matière d'enseignement. Je vais t'amener au lycée ».

Néanmoins, j'ai passé le concours – c'est la première fois d'ailleurs que je sortais du cercle familial - à Thiès. En effet, tous les candidats étaient regroupés dans la ville de Thiès. Thiès était une ville qui « grouillait » de Toubabs à cause de la base militaire aérienne et du chemin de fer. Elle est toujours visible. Elle se trouve derrière l'école normale de Sébikotane. C'est là que j'ai noté la présence

de soldats malgaches. D'ailleurs, j'avais un ami qu'on appelait « *mangouche* » à cause de la clarté de sa peau. Mais j'ai échoué au concours d'entrée à l'école Blanchot. C'est par la suite, que l'ami de mon père m'amena à Saint-Louis. J'ai passé l'examen parce qu'il n'y avait pas encore de concours pour l'obtention de la bourse.

Le concours pour bénéficier de la bourse ne sera institué qu'en 1946. C'est ce concours qui a permis à Ousmane Camara de venir au lycée. Donc je réussis sans aucun problème. L'ami de mon père jugea nécessaire que je m'inscrive en A pour que je fasse le latin. À cette époque, il était impensable pour les Noirs de faire du latin à plus forte raison du grec. Finalement, on m'a admis en moderne en 1945.

Alioune Badara Sow a fait des démarches auprès de l'administration pour qu'elle accepte de m'inscrire en section A selon mon désir. C'est grâce à sa persévérance que j'ai pu faire latin. Il est non seulement très intelligent, cet ami de mon père, mais aussi perspicace. Il me dira par la suite qu'en restant en externat, je risquais de ne point maîtriser le français. Il connaissait un français « progressiste ». En effet, il jugeait qu'une fois au sein de cette famille, je vais pouvoir pratiquer le français avec les enfants de ce dernier. Il était persuadé qu'en restant à Sor (quartier situé derrière l'île), je risquais fort de ne jamais me familiariser avec la langue de l'enseignement, en l'occurrence le français. Ce qui était vrai. Donc, je suis resté à l'externat une année durant. Finalement, ce fut un malheur pour moi que de rester chez ce français. Mon correspondant buvait beaucoup. Il lui arrivait d'organiser des « soirées de beuverie » les samedis. Alors, il nous libérait pour soit nous demander d'aller au cinéma, soit d'aller jouer dans les rues de Saint-Louis avec nos camarades. J'ai appris auprès de lui à reconnaître toutes sortes de liqueur : Marie Blizard, Dubonnet... Mais je n'ai jamais bu une seule goutte d'alcool. Par contre, le plus âgé d'entre nous, et qui jouait le rôle de commissionnaire attitré, buvait beaucoup. Il a été détruit par l'alcool.

Aujourd'hui, je puis dire que j'ai eu une grande chance en ne tombant pas dans le piège de l'alcool et de la débauche. C'est fort de cette expérience que j'ai soumis à mon père l'idée d'intégrer l'internat l'année suivante. Malgré son statut de petit fonctionnaire de la coloniale, mon père consentit le sacrifice nécessaire pour me payer ma place à l'internat.

En effet, durant l'année 1946-1947, j'ai pu rejoindre l'internat. Mais avant d'entrer à l'internat, il me fallait passer un examen de français selon la décision de madame Charles Béart qui est une institutrice. C'est elle qui nous donnait des cours de géographie en 6^e. Nous doutions de sa qualification.

Mon père était dans une grande gêne pendant mes vacances. En effet, il se demandait comment procéder pour que je puisse continuer à faire mes devoirs de français. Finalement, il s'est adressé à un avocat malien qui habitait la gare. C'est ce dernier qui m'a initié à la lecture. J'allais pour la première fois lire *Le dernier des Mohicans*.¹⁴

Quand je suis entré à l'internat, je découvris que les Sénégalais n'étaient pas en grand nombre. Il n'y avait que des Dahoméens, des Togolais, des Ivoiriens, des Voltaïques, ou des métis Soudanais et des Guinéens. Mais nous avions

l'avantage voire l'obligation donc de parler français pour nous faire comprendre les uns les autres. On avait à notre disposition une bibliothèque. Nous passions tous nos moments à lire avec les Camara Ousmane, les Kacha (Kane Cheikh Hamidou) qui est devenu administrateur civil. Les deux passaient leur temps à dévorer les romans policiers.

Nous avions aussi un journal dans lequel nous apprenions à écrire des articles. Mais les articles étaient surtout humoristiques. Le journal s'appelait *l'Écolier Noir*. Il était dirigé par Kacha. Il faut noter que les aînés nous aidaient beaucoup. Donc en restant à l'externat, je ne pouvais pas bénéficier de cette aide si précieuse pour consolider mes acquis scolaires. Et surtout qu'il y avait une rivalité entre les Sénégalais et les autres élèves qui venaient des autres territoires sous administration coloniale. En effet, c'est dans ce cadre que les Aw Tidiane, nos aînés, nous encourageaient en nous disant : « Attention, il ne faut pas vous faire dépasser par les *niagne* ». Les « *Niagne bawo* » comme on les appelait à l'époque.

L'essentiel à retenir, durant cette période, c'est bien notre soif de savoir et d'acquisition de connaissances. Nous voulions connaître les classiques français, mais aussi les écrivains de la Renaissance : les Joachim Du Bellay, les Pierre Ronsard. Nous récitons leur poésie par cœur : « Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie ». Nous cherchions à comprendre comment les Français défendaient leur langue en l'enrichissant.

Nous étions très sensibles aux problèmes de la langue et plus particulièrement des langues de nos pays. Nous nous posions la question de savoir pourquoi on ne nous enseignait pas nos langues et pourquoi on ne les développait pas. On cherchait à savoir comment les autres déployaient des efforts pour leur langue. Ils devenaient ainsi, sans le vouloir ni le souhaiter, des sortes de pionniers, voire de guides, pour nous dans la lutte que nous menions pour la reconnaissance de nos langues. Donc la Renaissance était une période très appréciée par l'ensemble des élèves que nous étions. Ce n'est pas pour rien que, plus tard, Cheikh Anta Diop reprendra le terme de « renaissance ». En 1948, il écrira dans la revue de Madeleine Rousseau, *Musée vivant*, un article : « Peut-on parler de Renaissance Africaine en 1948 ? ».

D'ailleurs, cette date coïncide avec un événement important : la célébration de l'abolition de l'esclavage. A cette occasion, nous avons été amenés à danser la biguine avec les Antillaises sur la place Faidherbe. Elles portaient leurs foulards et chantaient en chœur : « Adieu foulards, adieu doudou ». C'est durant cette année là qu'Alioune Diop est venu tenir une grande conférence dans laquelle, il soutenait qu' « il n'y avait pas de grande civilisation sans un souffle de christianisme ». Cette assertion créa un tollé dans la ville. Tout le monde répétait : « Un fils de musulman qui ose dire des choses de ce genre ! ». Il venait de créer, l'année d'avant, sa revue *Présence Africaine*. Cette époque correspond à une période durant laquelle beaucoup de conférenciers venaient, par le biais de l'Alliance française, à Saint-Louis.

La ville était la capitale du Sénégal et on y rencontrait beaucoup d'Antillais, de Français et de militaires. La ville était déjà très cosmopolite. Le Cercle Messe des officiers, situé au sud de l'île, abritait une bibliothèque que nous « pirations » de temps en temps. L'un de nos professeurs allait chercher tous ses corrigés dans cette bibliothèque. Un jour, nous avons subtilisé l'un des corrigés qu'il devait utiliser en classe. Mais, il nous a pris en flagrant délit et nous a vertement sermonnés. Nous étions tout penauds Mayoro Ndaw et moi.

Comme je le disais tantôt, beaucoup de conférenciers venaient nous entretenir comme Emmanuel Mounier, l'ami d'Alioune Diop. D'ailleurs il lui rendra hommage dans *Lettre à un ami africain*¹⁵ dans le premier numéro de *Présence Africaine*. Par la suite, il publiera *L'éveil de l'Afrique noire* aux Éditions du Seuil en 1948. Il va d'ailleurs reproduire, dans son livre, la rédaction de Mariama Bâ. C'était un excellent devoir. Je me rappelle ce bout de phrase : « On a blanchi ma raison... mon sang est demeuré noir... ». Elle évoquait les souvenirs qu'elle avait de son ancienne demeure qui se trouvait au quartier des abattoirs (*betoirs*, comme on disait, sur la corniche). Mariama Bâ était une rufisqueoise. Plus tard elle écrira *Une si longue lettre* et *Chant écarlate* (1979 réédité en 1981). On découvrait aussi Marème Bâ qui sera la future épouse d'Obèye Diop.

Dans son second livre Emmanuel Mounier parlera du Magal avec quelques photos de Ely Manel Fall et du Khalife général Falilou Mbacké. Parallèlement à cela, nous allions à des concerts animés par les civils ou les militaires français. En effet, la femme de notre directeur qui était une grande pianiste nous amenait de temps en temps avec elle. Il nous était aussi permis d'aller au cinéma pour voir quelques prodiges sur le plan musical. Je me souviens encore de ce jeune prodige de 9 ans qui jouait excellemment bien du violon.

En fait, c'est pour te dire que nous avons la chance de suivre les conférences de multitude de gens comme les Bernard Simiot, Georges Duhamel entre autres.

- A. Ngäidé :** Quelles leçons vous enseignait-on en histoire et en géographie par exemple ?
- A. A. Dieng :** Tout naturellement on nous enseignait exactement le programme français comme tous les petits métropolitains. Je me souviens encore que nous avions un professeur qui s'appelait Lorenzini, un Corse. Il était toujours fier de nous parler de la bataille d'Austerlitz¹⁶ et du « petit » Napoléon qui était Corse comme lui. Le programme qu'on nous enseignait était identique et il ne pouvait pas en être autrement dans la mesure où la France cherchait à nous franciser purement et simplement. Nous connaissions tous les départements français, aucun d'entre eux ne nous échappait. D'ailleurs *Rousseau* exigeait qu'on le sache par cœur. Il n'y avait pas encore d'histoire d'africanisation. Pour l'anglais, on étudiait les grands auteurs Shakespeare, Wordsworth..., en latin c'était pareil aussi c'est Tite-Live. Ce n'est pas comme aujourd'hui (*Africanae Latine Discunt*) où l'enseignement s'est diversifié avec une possibilité d'étudier une multitude d'auteurs. On est plus au temps de l'enseignement classique.

Mais, il faut noter aussi, qu'il y avait des textes qui nous choquaient. Enfin qui me choquaient personnellement. Par exemple, à l'école primaire, on nous parlait des « dépenses inutiles » qui figurent dans *Mamadou et Bineta*, la façon dont on ridiculisait Samory avec le capitaine Peroz. Dans ce texte, il était dit que les Africains n'avaient pas besoin de chaussures dans la mesure où ils ont : « le talon tellement épais au point qu'il n'est vraiment pas nécessaire qu'ils achètent des chaussures ». Et ce qui me choquait encore le plus, c'est qu'à la fin de notre cycle primaire, on nous remettait un manuel qui s'appelait *Manuel d'agriculture* dans lequel, on pouvait lire ceci :

« - Enfant, une fois grand qu'allez-vous choisir ?

Je serais cultivateur ».

Cette phrase-là m'a profondément irrité. Au Lycée, les Européens nous disaient : « Ici, c'est nous qui commandons et personne d'autre ne peut le faire à notre place ». Voilà les quolibets et les chahuts dégradants que nous subissions à l'école.

Finalement, arrivé en quatrième, il fallait choisir une deuxième langue. Je voulais faire grec. Les gens m'ont dit que le grec était trop difficile. Pour me dissuader, on me donnait l'exemple d'Abdoul Aziz Wane qui était un élève très brillant, mais qui fut obligé d'abandonner le grec ! J'avais commencé à apprendre l'espagnol que j'ai abandonné par la suite. J'ai insisté pour faire grec parce que tout simplement je pensais pouvoir choisir dans le futur le métier de médecin et sachant que tous les termes médicaux sont d'origine grecque, il me fallait maîtriser cette langue.

Mais, quand je suis allé voir M. Jean Galet qui était l'ancien directeur du lycée Joost Van Vollenhoven¹⁷ (communément appelé lycée Vanvo), et qui était le seul agrégé de lettres que nous avions. Il me dit : « Vous ne pouvez pas nous quitter comme ça ! Nous sommes six dans la classe de seconde. Vous n'allez pas nous laisser comme ça et rejoindre une classe de C pour faire des mathématiques. Ah non ! ». Je suis resté un trimestre en C et puis, je suis revenu avec lui. Mais il m'a, par la suite, persécuté. C'est ainsi que j'ai pu suivre les enseignements en grec. Mais j'étais, aussi, intéressé par les mathématiques. C'est la raison pour laquelle, malgré la classe de philosophie, j'ai décroché le prix de mathématiques.

Quand j'ai eu bouclé le cycle du Lycée, arriva la phase de l'université et là, il me fallait choisir une spécialité pour poursuivre mes études.

- A. Ngaidé :** Vous avez parlé, tout à l'heure, du cosmopolitisme qui régnait au niveau de l'internat. Étions-nous déjà en présence de l'émergence d'une Afrique nouvelle à travers l'introduction de l'école française ?
- A. A. Dieng :** Mais bien sûr ! Ça signifiait beaucoup de choses parce que les gens rêvaient d'instruction et surtout de changements. En quelque sorte, on s'européanisait ! On portait des costumes ! Ce sont des faits réels qu'il ne faut surtout pas nier. Les gens aspiraient à devenir des Toubabs. La preuve, on achetait des casques comme le fameux casque colonial. Il est évident que si

vous les mettez aujourd'hui, vous allez attirer la curiosité des autres, voire provoquer l'hilarité de tout le monde. Pendant que nous, à l'époque, c'était une partie de notre décor vestimentaire et surtout cela consacrait notre entrée dans la civilité européenne. Et cela faisait de nous des *Toubab Njalakbar*⁸ comme on le disait à l'époque.

Donc nous aspirions aux changements et sur tous les plans. C'était à la mode hein !

Mais, nous avions aussi les échos des engagements politiques de nos camarades qui étaient au Lycée Vanvo. A cette époque, il n'y avait que le RDA qui avait quelques recrues parmi les élèves : les Thierno Bâ, Septime Dodé un ivoirien, Jean Suret-Canal, qui n'est pas resté très longtemps à Vanvo. Il y avait d'autres Français progressistes aussi qui étaient des administrateurs comme cet ancien administrateur Maître Baillache.

La lutte anticolonialiste commençait avec ces balbutiements et nous y assistions de loin. Je me souviens très bien quand la grève du lycée a démarré en 1952, le proviseur soutenait que nous étions instrumentalisés par le Parti communiste français, en particulier par Jacques Duclos. Moi, je n'avais jamais entendu parler ni du Parti communiste, encore moins de Jacques Duclos. Je venais juste de boucler mes 20 ans. C'était donc pour la première fois que j'entendais parler de tout cela et je n'y comprenais rien du tout alors. Du communisme je ne savais rien. Tout ce que je savais c'est que nous avions un Soudanais qui s'appelait Berthet Cheikh Sidia qui lisait les livres de Mao Tsé-Toung comme : *De la nouvelle Démocratie* (1919) ... On avait aussi un Dahoméen du nom de Théodore Bankolé qui s'intéressait à cette littérature. Ce sont les seuls qui s'occupaient de marxisme à l'époque.

Aussi faut-il signaler que nous n'avions pas, à notre portée, assez de livres sur la théorie marxiste. Tous les livres que nous avions, abordaient le nationalisme renforcés en cela par la revue *Présence Africaine*. C'est le nationalisme qui nous mobilisait. En réalité, nous étions des culturalistes. La preuve c'est que moi-même j'animais une association qui s'appelait l'Association des amis de la culture de Diourbel. On avait même une publication : le *Lien culturel*, qui est trouvable à l'IFAN. J'étais avec Sy Hamet Kwery, Ousmane Camara, Lamine Diakhate et Papa Souley Ndiaye étudiant en médecine. Lamine Diakhate travaillait à l'IFAN et était un disciple de Senghor ; il nous faisait des conférences sur la civilisation, sur Lévy Brühl... Diakhate était, en quelque sorte, le protégé de Senghor. Il connaissait beaucoup de choses en matière d'ethnologie.

Durant toute cette période, nous faisons des conférences un peu partout. Ousmane Camara faisait des conférences à Diourbel et d'autres à Kaolack. La Jeunesse Scolaire du Sine Saloum collaborait étroitement avec les Amis de la culture de Diourbel. Il nous était facile de nous déplacer par le biais de l'autorail. On pouvait aller facilement à Kaolack à partir de Diourbel, car la distance n'était pas si longue. Nous étions dans une atmosphère où il fallait apprendre coûte que coûte.

En 1949, Thierno Bâ fut arrêté parce qu'il avait organisé une manifestation contre le gouverneur général M. Béchart, à la suite de l'organisation des journées antifranquistes. J'ai bien dit antifranquistes ! Ce n'était pas anticolonialisme mais anti-franquisme ! Il fallait qu'il passe le baccalauréat. Nous avons reçu des pétitions que nous avons signées. Nous étions encore très jeunes. Nous ne savions pas très bien ce qui se passait sur le plan purement politique. Thierno Bâ était soutenu par l'ancienne association : l'Association des Étudiants Africains (AEA). D'ailleurs, il en était le responsable.

Tout cela, pour te dire que malgré le peu de culture politique dont nous étions porteurs, nous étions proches les uns des autres pour défendre des idéaux de justice et d'égalité.

A. Ngaidé : Oui, justement vous parliez tout à l'heure d'association des étudiants africains. Je veux savoir si vous formiez un véritable groupe uni avec les Guinéens, les Ivoiriens et les Voltaïques malgré cette concurrence que j'appelle plutôt émulation ?

A. A. Dieng : Oh ! Pas tellement hein ! Il n'y avait pas de liens très forts. Parce que les Sénégalais avaient des préjugés à l'égard des autres, particulièrement ceux qu'ils appellent « niagues », « niagues bawo ». Au contraire il y avait une « féroce concurrence » teintée de xénophobie. Ces gens là ont connu le Lycée avant nous. Parce que n'oublions pas que le lycée était payant, avant et pendant la guerre et eux seuls pouvaient le faire parce qu'ils avaient des parents riches : planteurs de Côte d'Ivoire, du Dahomey... Ils étaient très avancés de ce point de vue là. Ce n'est pas pour rien d'ailleurs que dans l'un de ses livres Emmanuel Mounier écrira que le Dahomey c'était le « quartier latin » de l'Afrique de l'ouest. Il est à l'origine de ce qualificatif. En effet, le Dahomey était bien scolarisé, d'ailleurs on pouvait le constater avec la forte présence des élèves originaires de ce territoire à l'école de médecine de Dakar. Ils étaient aussi nombreux à l'École normale William Ponty¹⁹. Mais je dois aussi signaler que ce manque de contact entre nous était peut être lié, en partie, à la politique coloniale. En effet, les élèves étaient « parqués » par territoire d'origine à Sébikhotane.

Tout cela limite, un peu, les possibilités d'union et de solidarité entre les élèves et c'est vraiment regrettable.

A. Ngaidé : Et après Saint-Louis ?

A. A. Dieng : C'était le chemin pour Dakar en 1952. Je débarque à Dakar et me retrouve étudiant d'abord en Lettres, parce que j'envisageais de faire carrière en philosophie ou en latin-grec. Mais j'ai consulté le professeur de philosophie Lacroze qui venait de Bordeaux. Je signale qu'il était là pour superviser le baccalauréat et nous étions affiliés à l'Académie de Bordeaux et non à celle de Dakar. Par conséquent, nous étions des bacheliers de Bordeaux. Il m'a dit : « Vous voulez faire philosophie ? Est-ce que vous avez le PCB (Physique-Chimie-

Biologie) ? » Je lui ai répondu non. Il me rétorqua : « Qu'il est recommandé d'avoir un certificat de sciences pour pouvoir faire la philosophie ». Ah ! Moi ne l'ayant pas fait je dis alors que je renonce. Donc je suis parti pour faire propédeutique en lettres grec-latin. Nous avions des professeurs qui venaient des lycées. Ils n'étaient pas des professeurs d'université. Notamment M. Pinçon qui était un agrégé de lettres et aussi M. Thomas qui n'était pas agrégé. Il était simple professeur d'enseignement secondaire. Par la suite, il deviendra le doyen de la Faculté des lettres. Il avait une mémoire extraordinaire. Il récitait des passages entiers de Bergson et il aimait aussi nous faire des tests psychologiques... Mais tout cela nous agaçait bien sûr. De temps en temps, il nous faisait faire des exposés sur Bergson et notamment sur le thème du Rire. Je me souviens encore de l'exposé de Ly Baïdy sur le rire. Ly Baïdy avait une excellente maîtrise de l'expression orale. Il était éloquent.

Comme je l'ai dit tantôt, le nationalisme commençait à pointer. Je dis bien à pointer. Je me souviens encore que Tidiane Baïdy Ly nous a fait une conférence sur la « Démocratie chez les Deenyanke » à l'école de médecine là où se trouve l'actuel l'Institut de développement économique et de planification (IDEP). Abdoulaye Ly venait fraîchement de rentrer de France. Il a pris la parole pour dire : « M. Ly, votre histoire est historisante. Il n'y a aucune dynamique. Qu'est-ce que vous nous racontez ? La démocratie chez les *deenyanke* ? ».

Rappelons tout simplement que nous étions en train de chercher des républiques et des démocraties pour les « balancer » à la figure des Toubabs. Et c'est dans la même veine qu'en 1955, Assane Sylla sortit son article « La République *léboue* » dans *Présence Africaine*. C'était donc le temps où nous défendions nos rois. Nous refusions le qualificatif de sanguinaire qui leur était accolé afin de redorer leur image. C'est fort de tout cela que je peux affirmer que le nationalisme pointait à l'horizon. Mais ce qui a surtout renforcé notre nationalisme, c'est que les professeurs n'étaient pas toujours compétents à Dakar. Les documents circulaient pour dénoncer leurs carences intellectuelles et pédagogiques, alors qu'ils gagnaient beaucoup d'argent. Nous les rattachions à l'éducation nationale française et au ministère des colonies qui, tous les deux, ne se souciaient pas trop de notre formation et de la qualité de l'enseignement qui nous était prodigué et préféraient nous envoyer du personnel de la coloniale. C'est-à-dire des agrégés non pas pour la France, mais pour l'Afrique ou des agrégés militaires qui n'étaient pas très compétents dans leur travail et surtout ceux d'entre eux qui exerçaient à l'école de médecine.

- A. Ngaidé : Parlez-nous un peu de l'émulation à cette période là au sein de l'espace universitaire.
- A. A. Dieng : L'espace universitaire se distinguait par les conférences qui s'y déroulaient. Il y avait beaucoup de conférences qui se tenaient aussi à l'extérieur surtout à Daniel Brottier là où se trouve la librairie Clairafrique actuellement.

Vous voyiez défiler les Léon Gontran Damas, ou alors les premiers cadres sénégalais comme Valdiodio Ndiaye, Assane Seck, Abdoulaye Ly et aussi Louis Vincent-Thomas. A 18h, tous les commis de l'administration coloniale défilaient pour suivre les conférences parce que ça leur servait dans leurs concours administratifs. A l'époque il était difficile d'être pistonné. Il fallait passer des concours et les gens venaient apprendre pour avoir la culture générale. En effet, dans les concours de l'époque, il y avait toujours une épreuve de culture générale. Donc, ils venaient non seulement écouter mais aussi s'instruire auprès de nous.

Les débats politiques aussi commençaient à être très âpres. Je me souviens très bien qu'Abdoulaye Ly avait très bien compris cette aubaine. Il n'était pas marxiste mais il était fin connaisseur de la littérature marxiste. Or ceux qui se disaient marxistes ne connaissaient pas la littérature marxiste parce qu'ils étaient à Dakar où on ne vendait pas de livres marxistes. Il a fait une conférence qui a terrorisé les progressistes. D'ailleurs, beaucoup d'entre eux étaient absents ce jour là. Il nous parla de personnages que nous ne connaissions pas : Boukharine, Karl Kautsky, de Rosa Luxemburg et d'autres... Durant cette période nous ne bénéficions pas d'initiation au marxisme. Les gens ne connaissaient rien de l'œuvre de Karl Marx, *Le Capital* (1957).

En 1954, Amadou Mahtar Mbow est venu donner une conférence au centre Daniel Brottier sur « Haïti, une République noire ». Il y avait énormément de monde. Tout le monde était enthousiasmé et on répétait : « *Ndèkè*²⁰, il y a une République Noire dans le monde : Haïti ! ».

Les batailles idéologiques commençaient et elles étaient dirigées contre le système colonial. Mais ceux qui étaient déjà allés en France étaient plus armés que nous. Ils ont connu des littératures autres que celles que nous avions jusqu'ici. Ici, nous n'avions que les librairies Clairafrique et Viale. C'est cette librairie qui a imprimé le livre de Jean Villard : *Histoire du Sénégal*. A cette époque je me souviens encore que le frère de Ray Tra qui s'appelait en réalité Mamadou Traoré, Ansoumana Traoré est intervenu lors de la conférence de Léon Gontran Damas. Il s'est mis à attaquer les bourgeois « repus ». Il n'a pas épargné le Gouverneur général Cornut Gentil. Il nous a récité par cœur les poèmes de Césaire : « Ceux qui n'ont inventé ni la poudre, ni la boussole... ». Damas de lui dire : « Je dirais à Césaire qu'il y a quelqu'un qui connaît ses poèmes mieux que lui ». Il était intervenu violemment à une conférence organisée par l'Association Générale des Étudiants de Dakar (AGED) à la cité universitaire.

Le directeur des affaires politiques du gouvernement, Le Général Gipoulon, qui sera le dernier gouverneur du Soudan français, y assistait. Il était toujours en chandail. Il se faisait passer pour un type ordinaire alors que c'était le directeur des affaires politiques. Il venait écouter. Donc l'administration elle-même sentait que quelque chose était en train de changer grâce à ces conférences.

A. Ngaidé : J'imagine aussi qu'il y avait des étudiants qui venaient des autres territoires aofiens...

A. A. Dieng : Nous n'étions pas que des Sénégalais. Il y avait aussi nos amis des autres territoires, mais le gros était formé par les Dahoméens. L'Association générale des étudiants de Dakar (AGED) était dirigée par des Toubabs avec quelques nègres et quelques métis. C'est nous qui avons renversé la vapeur quand nous sommes venus de Saint-Louis armés de cet esprit révolutionnaire provenant de la grève de 1952. Cette grève nous a radicalisés. Ce renversement de situation nous a permis d'avoir des communistes au sein de l'association. Je me souviens encore très bien avoir été celui qui rédigeait la pétition qu'on devait remettre à Senghor, député du Sénégal, qui était de passage lors du décès d'Iba Mar Diop, le maire de Dakar. C'est moi-même qui ai écrit la pétition dans la maison du médecin africain d'origine guinéenne qui abritait la réunion.

Donc, ils nous ont littéralement chassés et ils ont fait quelque chose qui nous a profondément émus. Ils ont attaqué les étudiants ivoiriens en disant que ce sont eux, membres du RDA, qui nous ont poussés à faire la grève. Parmi eux figuraient deux élèves de la Côte d'Ivoire : Nguessan Koffi qui est devenu politicien et Alexis Alesse qui finira par mettre fin à ses jours.

A. Ngaidé : Quelle était la configuration physique de l'université ? C'est-à-dire les bâtiments, la cité universitaire et la cité pédagogique. Est-ce que vous pouvez décrire un peu pour qu'on sache les mutations qui se sont produites après ?

A. A. Dieng : Quand je suis venu pour la première fois en 1952, les cours se donnaient au Lycée Vanvo pour les sciences et la médecine, le droit et les lettres. C'est par la suite que tout sera transféré à la cité universitaire dans le grand bâtiment²¹ qui était affecté aux médecins africains. C'est là que se trouvait la bibliothèque et le restaurant (1952, 53, 54, 55). Ce grand bâtiment était même habité par quelques fonctionnaires du Gouvernement général. Nous n'étions pas très nombreux. La preuve c'est que les gens de ma génération pouvaient loger des gens qui sont de la ville à la cité universitaire. C'était facile.²² Mais ce qui est caractéristique, c'est qu'on y avait créé en 1953 un cercle d'études.

Je vais te dire quelque chose qui va peut être te surprendre. Les gens faisaient des exposés sur la base du livre de Georges Politzer : *Les principes fondamentaux de philosophie*.²³ Ce cercle d'études était fréquenté par Alassane Ndaw qui était lui-même surveillant au Lycée Delafosse, Assane Seck qui était directeur de la cité. Mais avant cela, il s'occupait du service social qui avait pour fonction de distribuer de l'argent à des étudiants nécessiteux.

Nous avions des amis Dahoméens qui faisaient des exposés sur le marxisme alors qu'ils n'étaient pas marxistes. Ce cercle d'études était animé par un étudiant en lettres, Camara Khaly Basile, qui était anglophone et marxiste. Ce dernier était un poète qui connaissait très bien le jazz et la poésie négro-américaine et notamment celle de Langhson Hugues. Il lui arrivait de faire des émissions

radio sur le jazz. Il était avec Makward Idriss, un Sénégalais d'origine marocaine, qui est devenu professeur de littérature aux États-Unis. Il a invité d'anciens étudiants rentrés en Afrique comme Khalilou Sall, ingénieur sorti de SUPELEC et Abdou Moumouni, agrégé de physique. Ces derniers ont donné une conférence sur « Les mésaventures de la dialectique » qui est un ouvrage collectif dirigé contre les thèses de Maurice Merleau-Ponty et commandité par le parti communiste.

A la cité, on distribuait des journaux comme *France-Nouvelle*. Cette presse était vendue par un communiste français. C'était un toubab communiste qui assurait la diffusion de la littérature marxiste. Nous avions aussi une bibliothèque à l'AGED. Dans cette bibliothèque, il y avait une littérature anodine et orientée vers les questions africaines. Sur Marx, on avait que ce que les pères écrivaient. En effet, la librairie Clairafrique appartient à l'Église catholique du Sénégal.

Il existait aussi une association d'étudiants musulmans, dirigée par Ly Ciré. Il publiait une brochure : *A la recherche de l'islam* à Présence Africaine dans le cadre du cercle d'études créé par l'AMEA. C'est là d'ailleurs que son oncle Oumar Wone se mettra à fustiger tous ceux qui fréquentaient les conférences d'André Ribard qui était un ancien préfet anticlérical. Il n'était pas tendre avec le Parti communiste français et pourtant il était marxisant. Cette atmosphère de bouillonnement qui existait à la cité a été favorisée par le fait que les autorités universitaires voulaient sanctionner les dirigeants de l'AGED. Elles avaient menacé de les exclure de l'université française. Je ne sais pas si tu imagines un peu, à cette époque, ce qu'une sanction voulait dire ? Où pouvait-on aller ? Dans les pays de l'est ? Il n'en était pas question car il était impossible d'obtenir un passeport. Il faut signaler, au passage, que l'AGED a beaucoup contribué à la prise de conscience des étudiants. Elle a changé en 1952, nous avons liquidé le président qui était un dahoméen Badarou Daouda. Nous l'avons liquidé avec l'aide des élèves qui venaient de l'École normale William-Ponty et ceux qui venaient du Lycée Faidherbe. Nous le considérions comme un fervent défenseur du corporatisme.

N'oublions pas qu'à cette époque-là aussi le chef d'orchestre des étudiants de l'AGED était un toubab qui s'appelait Charvet. Le Gouvernement général soutenait fortement l'AGED parce que l'association était dirigée par des Français. Il nous a acheté des instruments de musique et il nous faisait beaucoup danser pour que nous n'abordions pas les problèmes politiques fondamentaux de l'Afrique. Ils nous amenaient des jeunes filles venant de Rufisque, de l'école des sages femmes d'état, des infirmiers d'état, tous à Fann. Les étudiants aimaient bien s'habiller et certains portaient des smokings. Beaucoup d'étudiants se précipitaient pour aller à Dakar pour acheter de beaux costumes chez Raoult Daubry et de belles chaussures chez le Marocain Secat.

A. Ngaidé : Aviez-vous déjà l'idée d'aller en France ?

A. A. Dieng : Non ! On n'y pensait pas à ce moment précis. On se disait, il faut d'abord terminer la licence. Pour moi en tout cas ! Parce qu'aller en France, c'était facile, sauf pour les gens de droit. Le droit débouchait sur une licence. Pour tous les autres c'était la propédeutique et de ce fait on était obligé d'aller en France pour continuer nos études supérieures. Et aussi pour les étudiants en médecine, ils étaient obligés d'arrêter en deuxième année pour aller poursuivre le reste en métropole. Donc aller en France n'était pas une préoccupation, c'était même fatal pour nous.

Notes

1. C'est aussi mon mois de naissance. En effet, je venais de fêter mon anniversaire la veille le 08/02/2010. Simple coïncidence naturelle !
2. Originaire du Macina, royaume peul plus connu sous la Dîna du Macina (Lire Bintou Sanankoua, *L'Empire peul du Macina*, Paris, Karthala).
3. « Couturier-brodeur » de poches de grands boubous, spécialité par excellence des Toucouleurs.
4. Résistant soninké qui luttait contre la progression coloniale vers ce qui deviendra plus tard le Soudan français.
5. La crise économique de 1929.
6. La seconde guerre mondiale (Nazisme, massacre des Juifs ...).
7. Pour avoir plus d'informations sur l'organisation en castes au Sénégal lire avec intérêt le travail d'Abdoulaye Bara Diop *La société wolof. Tradition et changement*, Paris, Karthala, 1981, 359 p.
8. « Hitler l'homme de 'Fatou la claire', ce que je souhaite pour toi c'est d'avoir un bidon de pétrole et un sac de lames rasoir ».
9. Terme par lequel on désigne l'europeen de manière générale.
10. Traduction libre de la maxime : « Les Européens sont maîtres et nous ne pouvons rien contre leur présence ».
11. « Celui-là est un toucouleur, nous lui préférons Yéli Codou ».
12. Cours Préparatoire 1^{ère} année.
13. « Le Régime de Vichy est le régime politique de Philippe Pétain qui assura le gouvernement de la France du 10 juillet 1940 au 20 août 1944 durant l'occupation allemande, et dont le siège se situait à Vichy, alors en zone libre. Après le vote des pleins pouvoirs constitutants le 10 juillet 1940 par l'Assemblée nationale, la mention *République française* disparaît des actes officiels : le régime est dès lors désigné sous le nom d'État français. Du fait de son aspect particulier dans l'histoire de France, de sa légitimité contestée et du caractère générique de son nom officiel, le régime est le plus souvent désigné sous les appellations Régime de Vichy, Gouvernement de Vichy, voire simplement Vichy » (Source : http://fr.wikipedia.org/wiki/R%C3%A9gime_de_Vichy, visité le 16/06/2011 à 13h21).
14. Roman historique de James Fenimore Cooper publié pour la première fois en 1826 et plusieurs fois adapté au cinéma.
15. On peut lire la lettre au lien suivant : [http://www.missions-africaines.net/index.php?id=article&tx_ttnews\[tt_news\]=138&cHash=7165a4d8a9](http://www.missions-africaines.net/index.php?id=article&tx_ttnews[tt_news]=138&cHash=7165a4d8a9), visité le 16/06/2011 à 13h48).

16. « La bataille d'Austerlitz (aujourd'hui Slavkov u Brna, en République tchèque) surnommée la « bataille des Trois Empereurs », se déroule le 2 décembre 1805 (11 frimaire an XIV) dans le Sud de la Moravie, et plus précisément entre Brünn et Austerlitz. Après neuf heures de combats, la Grande Armée de Napoléon Ier bat les forces austro-russes de l'empereur François Ier d'Autriche et du tsar Alexandre. L'Angleterre, bien qu'invaincue, reste seule, ce qui met fin à la Troisième Coalition. Outre son importance stratégique, cette bataille, ainsi que la campagne qui l'a précédée, menant la Grande Armée de Boulogne-sur-Mer jusqu'à Austerlitz, est considérée comme le chef-d'œuvre tactique de Napoléon Bonaparte, et, encore de nos jours, enseignée dans de nombreuses écoles militaires. Austerlitz semble être la seule bataille où Napoléon ait pu choisir le terrain, y amener l'ennemi et lui imposer son plan : la totalité des autres furent soit des batailles de rencontre plus ou moins improvisées (Marengo, Iéna, Eylau, Lutzen, Dresde), soit des forçages de positions où l'ennemi préféra attendre l'Empereur (Friedland, Wagram, la Moskowa). » (Source : http://fr.wikipedia.org/wiki/Bataille_d%27Austerlitz, visité le 16/06/2011 à 13h24).
17. Cours secondaire de Dakar qui a pris le nom du capitaine et officier colonial d'origine hollandaise et naturalisé français en 1940. Lycée phare d'où est sortie une partie de l'élite sénégalaise. Il a été rebaptisé Lycée Lamine Guèye.
18. Traduction littérale : « Européen de Njalakhar » du nom d'un village situé pas loin de Saint-Louis.
19. « École normale William Ponty est l'école normale fédérale de l'Afrique-Occidentale française (AOF) qui a formé – avant l'ère des indépendances –, la plupart des instituteurs, médecins et cadres d'Afrique de l'Ouest, dont de nombreux ministres et chefs d'État ou de gouvernement, tels que Félix Houphouët-Boigny, Modibo Keita, Hubert Maga, Hamani Diori, Sylvanus Olympio, Mamadou Dia ou Abdoulaye Wade. Plus de 2000 élèves, surnommés « Pontins », en sont issus. L'école a changé plusieurs fois de dénomination, de statut et de localisation : créée à Saint-Louis en 1903, elle est transférée sur l'île de Gorée en 1913, puis à Sébikhotane, près de Rufisque, en 1937. L'institution se perpétue après l'indépendance, mais perd de sa spécificité avec les réformes du système éducatif, puis la multiplication des Écoles de formation d'instituteurs (EFI). Vue comme un établissement « prestigieux », un « vivier », une « pépinière » de futurs cadres par les uns, elle est décriée par d'autres comme un instrument idéologique, « jouant le même rôle que l'armée coloniale auprès des tirailleurs », « l'école de la soumission, de la compromission, de l'équilibre à tout prix », voire « le cimetière de l'intelligence africaine ». Au-delà des différentes approches, l'École normale William Ponty a assurément occupé une place significative dans la vie sociale, culturelle et politique du XXe siècle en Afrique de l'Ouest » (Source : http://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89cole_William_Ponty, visité le 14/06/2011 à 23h 47).
20. Expression qui traduit un étonnement/émerveillement.
21. Actuel pavillon A, bâtiment imposant situé à l'intérieur du « campus social ».
22. Aujourd'hui la situation de paupérisation a atteint des proportions inquiétantes à la cité universitaire. En effet, les chambres peuvent accueillir jusqu'à huit étudiants.
23. Livre publié aux Éditions sociales en 1954.